

SÉQUENCE 4 :

Le rejet du plaisir au profit de la raison

C'est parce que le plaisir est incapable de procurer le bonheur que nombre de philosophies et de religions vont le rejeter. Le Stoïcisme en donne une illustration lui qui affirme dans la bouche de son plus célèbre représentant qu' :

“au lieu des plaisirs, au lieu de ces jouissances qui sont petites et fragiles, et qui, dans le cours même des désordres, sont nuisibles “

il vaut mieux rechercher la sagesse avec qui :

“ vient s'établir un contentement extraordinaire, inébranlable, et toujours égal “

C'est que :

“ l'homme heureux est celui qui ne désire rien, qui ne craint rien, grâce à la raison “
 (...) ***“ qui se renferme dans la vertu “***

Sénèque prend donc l'exact contre-pied de l'épicurisme et de l'utilitarisme et affirme que le :

“ Le souverain bien est une âme qui méprise le hasard et dont la vertu fait la joie; ou si l'on veut, c'est une invincible force d'âme, appuyée sur la connaissance des choses, calme dans l'action, accompagnée de bienveillance pour les hommes en général et de soins pour ceux avec qui l'on vit. Il me plaît encore de le décrire, en disant que l'homme heureux est celui pour lequel il n'existe d'autre bien, ni d'autre mal, qu'une âme, ou bonne, ou mauvaise, celui qui pratique l'honnête, qui se renferme dans la vertu, que le hasard ne saurait ni élever ni abattre, qui ne connaît pas de plus grand bien que le bien qu'il peut se donner lui-même, l'homme pour lequel le vrai plaisir sera le mépris des plaisirs. “

SÉNÈQUE, De beata vita, chapitre IV.

Le stoïcisme s'oppose donc mot pour mot (maux pour maux ?) à l'épicurisme, lui qui affirme que

“ le vrai plaisir sera le mépris des plaisirs “ (IV)

Pourquoi le bonheur ne saurait-il résider dans le plaisir ?

“ Vous pensez qu'il est le souverain bien ; moi, je pense qu'il n'est pas même un bien. Vous faites tout pour le plaisir ; et moi, rien. “ (X)

Et Sénèque d'énumérer longuement les raisons qui rendent le plaisir incapable de produire le bonheur :

1/ Le bonheur exige la stabilité, même les épicuriens en conviennent puisqu'ils recherchent un plaisir en repos ; ils cherchent en effet l'aponie et l'ataraxie, tranquillité du corps et de l'âme. Or le plaisir n'est pas capable de produire la vraie stabilité nécessaire au bonheur :

“ vous voyez à quel misérable et pernicieux esclavage sera réduit l'homme que posséderont alternativement les plaisirs et les douleurs, ces maîtres les plus capricieux, les plus absolus, qu'il y ait au monde “

C'est que le plaisir est tout sauf stable, régulier, prévisible, il est au contraire capricieux, impossible à contenir, bref, comment à partir d'une telle cause instable produire un effet stable comme le bonheur? Là est l'erreur de toute doctrine faisant du plaisir le souverain bien. Elle cherche en permanence **“ le jour et la nuit “** à **“éprouver un chatouillement “** se détournant de l'âme pour ne s'enquérir exclusivement que du corps, négligeant alors la seule véritable source de stabilité en l'homme, la droite et égale raison qui demeure identique dans ses résolutions quelles que soient les circonstances. Le bonheur est stabilité là où le plaisir est permanente instabilité.

2/ Le bonheur se vit dans le présent, le plaisir toujours en dehors du présent : comme le dit Pascal

“ nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais “

(Pensées, 172 B)

il est évident que celui qui se prépare à être heureux ne l'est pas maintenant, sinon il ne s'y préparerait pas ! Or celui qui recherche le plaisir ne peut quant à lui s'en tenir à l'instant présent :

Mais l'âme aussi, me dit l'épicurien, aura ses plaisirs. » Eh bien, soit, et qu'elle cède à la débauche, en arbitrant aussi les plaisirs ; qu'elle se remplisse de tous ces objets qui ont coutume de charmer les sens ; qu'ensuite elle reporte ses regards sur le passé ; qu'éveillée par le souvenir des plaisirs dissolus, elle s'élançe de ceux qui ont précédé, et que déjà elle plane sur ceux qui doivent suivre ; qu'elle range méthodiquement ses espérances, et que, le corps étant plongé dans les grossières jouissances du présent, l'âme, pendant ce temps-là dépêche ses pensées vers les jouissances de l'avenir. “

SÉNÈQUE, De beatavita, chapitre VI.

L'âme virevoltante et tendue par la recherche permanente d'un plaisir évanescent ne peut s'en tenir au temps présent. Ce vagabondage temporel est incompatible avec le bonheur qui exige la stabilité et la fruition permanente. Qui recherche le plaisir n'est pas dans la stabilité, car le plaisir fugace exige qu'on le réalimente en permanence, il est dans le temporaire, là où la fruition du bonheur issu de la vertu et de la sagesse est permanente, présente, on n'a pas besoin de réalimenter en permanence sa sagesse, une fois constituée, elle reste identique, durable, permanente, assurée, présente... Plaisir et bonheur sont donc incompatibles, comme l'instabilité s'oppose à la stabilité, seule la sagesse conduit au bonheur, pas le plaisir.

3/ **“ le souverain bien est immortel “** (Chap. VII)

Le souverain bien pour être dit tel doit être sans mal, sans peine, soit posséder une stabilité et une permanence dans l'être sous peine de ne plus être un bien : la seule peur de voir le bien souverain disparaître est contradictoire avec sa définition ; le vrai bien ne doit avoir aucune perspective de finitude. Pour cette raison, le souverain bien est pour le stoïcisme la vertu qui une fois possédée demeure si on s'en rend maître :

“ qu'alors, pour ainsi dire, il enchaîne le souverain bien. “
(Chap. VIII)

Or le plaisir à l'opposé est de lui-même évanescent,

“ à peine arrivé à son plus haut point s'évanouit “,

écrit Sénèque il ne peut donc par son évanescence, son instabilité incarner le souverain bien.

4/ le bien -identique à la vertu- et le plaisir ne peuvent aller de paire, car certains plaisirs sont déshonnêtes, et certaines actions vertueuses sont pénibles ;

“ Mais si le plaisir et la vertu étaient inséparables, nous ne verrions pas certaines choses être agréables, mais non honnêtes, et d'autres choses être fort honnêtes, mais pénibles et telles que c'est par les douleurs qu'il faut en venir à bout. “

(Chapitre VI)

Or si le plaisir était le bien, ils devraient être inséparables : les actions vertueuses devraient procurer du plaisir, les actions mauvaises entraîner un déplaisir. Or tel n'est pas le cas... Comment l'expliquer si bien et plaisir sont confondus?

5/ le souverain bien ne doit pas pouvoir être compatible avec un mal : le souverain bien se doit de toujours être bon, sous peine de ne plus être le souverain bien, or

“ le plaisir s'unit même à la vie la plus honteuse ; au lieu que la vertu n'admet pas une mauvaise vie “

La vertu, le bien, se doivent d'être incompatibles avec le mal, or on peut trouver du plaisir dans des choses mauvaises comme le viol, la pédophilie ou l'inceste par exemple. Le plaisir peut accompagner le mal, le souverain bien ne le peut.

6/ De plus, le plaisir peut accompagner le malheureux, et si le plaisir était le souverain bien, quiconque éprouverait du plaisir ne pourrait en aucun cas être malheureux ; or nous pouvons voir qu'

“ il y a des malheureux à qui le plaisir ne fait pas défaut ”

Si seul le bien peut rendre quelqu'un heureux, si quelqu'un est malheureux et qu'il a du plaisir, il faut en conclure que le plaisir ne saurait être le bien, ni même un bien.

7/ Le plaisir peut être lassant comme on l'a vu : un même plaisir finit par ne plus procurer de plaisir.

Or “ le souverain bien est immortel ; il ne sait pas cesser d'être ; il n'éprouve ni la satiété, ni le repentir “

Le plaisir ne peut donc en aucun cas être le souverain bien immortel qui ne produit jamais le manque ni la satiété. Ce point est capital : le souverain bien ne s'épuise jamais, n'est jamais épuisé, une fois détenu il dure sans s'estomper ni disparaître, raison fondamentale pour laquelle il ne saurait en aucun cas être le plaisir. Le plaisir à l'inverse est instable, à peine “ **arrivé à son plus haut point s'évanouit** ”

8/ Le souverain bien est souverain, c'est-à-dire qu'il n'est soumis à rien d'autre qu'à lui-même, il n'est pas mesuré par quelque chose qui le dépasse :

“ La vertu est quelque chose (...) de souverain ; le plaisir, quelque chose (...) de servile

Or le plaisir, dans la bouche même des épicuriens n'a pas de valeur en lui-même car il n'est bon que s'il produit l'ataraxie, signe que tout plaisir n'est pas bon d'une part et que d'autre part un plaisir n'est bon que s'il est mesuré par la raison. Ce n'est donc pas le supposé bien (le plaisir) qui décide de sa bonté, c'est la raison qui le juge tel : le plaisir n'est donc pas le souverain bien ; seul le plaisir en repos peut être le souverain bien, or celui-ci n'est souverainement bon que parce que la raison le juge tel. Le plaisir n'est donc bon que parce qu'il satisfait des critères rationnels extérieurs à lui : il n'est pas intrinsèquement bon. Pour toutes ces raisons, il apparaît manifestement que le plaisir ne saurait être le souverain bien.

Après cette attaque d'une grande virulence contre le plaisir, le stoïcien va se faire à lui-même un certain nombre d'objections, lesquelles n'ébranleront malgré tout pas sa thèse : le plaisir ne peut en aucun incarner le souverain bien...

1/ “ **le plaisir existe aussi bien chez les bons que chez les méchants** “, eh oui !

“ les gens infâmes ne se délectent pas moins dans leur turpitude, que les hommes honnêtes dans les belles actions. “

sous-entendant alors que si le plaisir était mauvais, il ne devrait pas y avoir de plaisir possible chez le vertueux ou le sage. Dit autrement, si la sagesse seule rend heureux, comment expliquer que le sage éprouve du plaisir à être vertueux, le même plaisir que le méchant ? Si le plaisir était le bien, il faudrait dire que le méchant qui a du plaisir est bon ou que le fou qui a du plaisir est sage ; serait-ce sensé ? Mais alors du coup il faut rendre compte de la présence du plaisir chez le vertueux...

“ ils entendent que, droite et bonne, la volonté ait le plaisir, non pour guide, mais pour compagnon. “

(chap. VIII)

L'essentiel pour être heureux, c'est la vertu ; maintenant elle peut être accidentellement accompagnée par du plaisir, c'est mieux, mais cela ne signifie en aucun cas qu'il intervienne dans son obtention. Mieux vaut sage et avoir du plaisir que d'être simplement sage. Maintenant cela ne doit pas nous faire rechercher la vertu pour le plaisir....

Pour prendre un exemple qui parlera à des étudiants, l'enseignante qui enseigne peut être très belle et donner du plaisir à la regarder, cela n'aura cependant aucune incidence sur la qualité intrinsèque de son enseignement : la valeur de son enseignement (sa vertu) ne proviendra pas de sa beauté physique. Pire, cela représente un danger, car on risque de rechercher la vertu pour le plaisir qu'elle a provoqué et ainsi ne plus la rechercher pour elle-même. L'étudiant habitué à tant de beauté risque de ne plus vouloir assister à des cours professés par une collègue moins ravissante : l'accessoire, le fait qu'elle soit belle ou pas, aura pris le pas sur l'essentiel, qu'elle enseigne bien ou mal. Le plaisir est donc un danger sournois y compris lorsqu'il accompagne la vertu, car il risque de la rendre relativement bonne alors qu'elle se doit d'être bonne par elle-même sans rien d'autre, absolument.

2/ entre être vertueux dans la peine et vertueux dans le plaisir, le stoïcien de l'aveu même de Sénèque préférera la vertu dans le plaisir : n'est-ce pas encore la preuve que le plaisir est une composante essentielle du bonheur ? La vertu est bonne par elle-même, essentiellement, le plaisir n'est en soi ni bon ni mauvais, il est un indifférent qui peut devenir bon s'il est au service de la vertu : le plaisir est donc en ce sens préférable à la douleur, car